

GILBERT MELKI

PIO MARMAÏ

VENDEUR

UN FILM DE SYLVAIN DESCLOUS

SÉSAME FILMS présente

VENDEUR

UN FILM DE SYLVAIN DESCLOUS

AVEC GILBERT MELKI ET PIO MARMAÏ

2015 - France - Durée : 1h29 - Format image : 2.35 / Son : 5.1

LE 13 AVRIL AU CINÉMA

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
Tél. : 01 80 49 10 00
contact@bacfilms.fr

Matériel de presse téléchargeable sur www.bacfilms.com

RELATIONS PRESSE

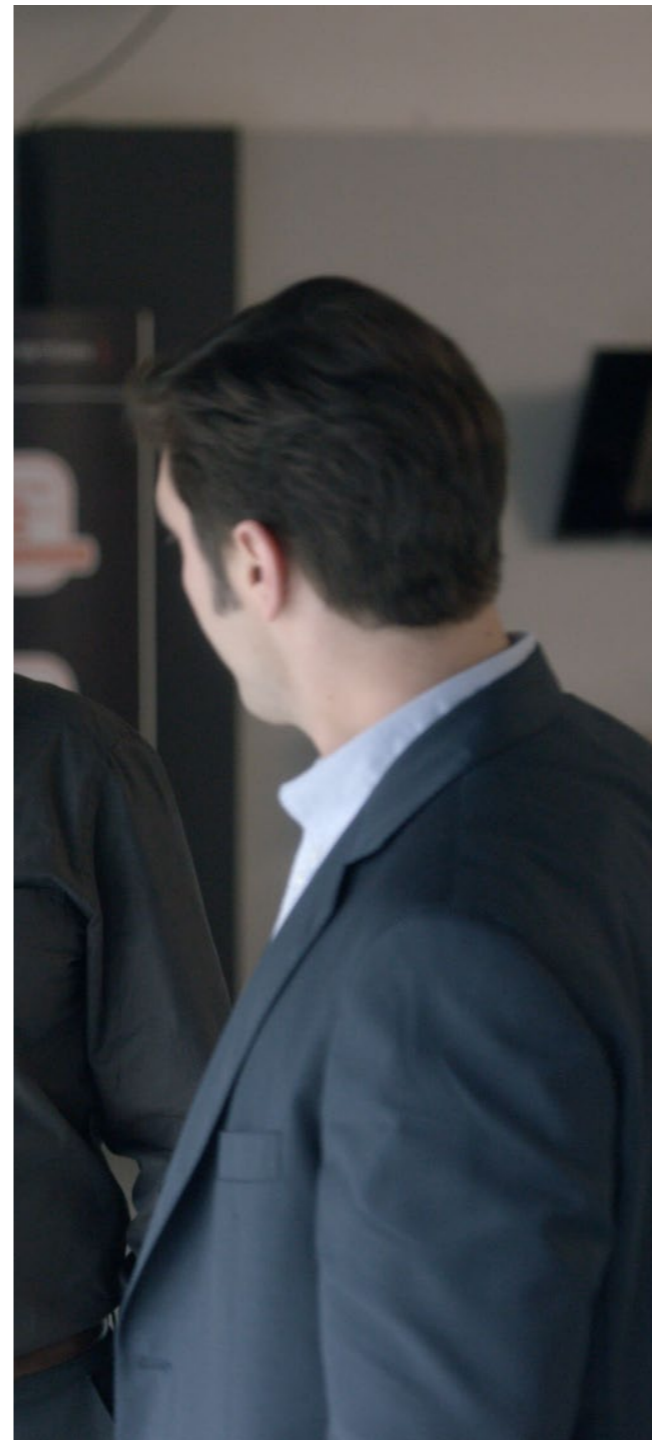
Laurent Renard
assisté d'Elsa Grandpierre
Tél. : 01 40 22 64 64



SYNOPSIS



Serge est l'un des meilleurs vendeurs de France. Depuis trente ans, il écume les zones commerciales et les grands magasins, garantissant à ses employeurs un retour sur investissement immédiat et spectaculaire. Il a tout sacrifié à sa carrière. Ses amis, ses femmes et son fils, Gérald, qu'il ne voit jamais. Et sa santé. Quand Gérald vient lui demander un travail pour financer les travaux de son futur restaurant, Serge hésite puis accepte finalement de le faire embaucher comme vendeur. Contre toute attente, Gérald se découvre un don.



ENTRETIEN AVEC SYLVAIN DESCLOUS

Vous avez ancré votre premier long métrage dans un univers rarement exploité au cinéma, celui de la vente. Pourquoi ce choix ?

L'idée m'est venue devant un reportage télévisé ayant pour sujet un vendeur « extra », qui désigne, dans le jargon des cuisinistes, un vendeur qui n'est pas salarié mais qui passe de magasin en magasin. Alors que l'angle du reportage était plutôt celui des réussites matérielles et sociales que ce métier peut engendrer, j'y ai surtout vu le prix à payer. Le vendeur dont on faisait le portrait menait en effet, dans l'exercice de son travail, une existence très solitaire, et à mes yeux, assez triste. Le contraste que montrait le reportage entre la « richesse » de la vie professionnelle de cet homme, faite de rencontres, d'échanges et de challenges, et le néant de sa vie personnelle, m'a frappé. Je me suis alors dit qu'il y avait là matière à faire un film... Pour y avoir fait de nombreuses incursions dans ma vie professionnelle antérieure, je connais un peu le monde de l'entreprise et je sais à quel point les gens peuvent aussi y être malheureux. Une sorte d'insatisfaction personnelle et/ou existentielle, planquée sous le masque de la réussite... En tous cas, il y avait là un bon terreau pour faire un film avec des personnages à la fois ordinaires et singuliers, complexes et attachants.

Comment avez-vous élaboré votre scénario ?

Avant de commencer à écrire, je me suis documenté. J'ai rencontré des vendeurs, j'ai assisté à des séances de coaching où on leur apprend

à maximiser leur savoir-faire, je les ai regardés travailler aussi, bref, j'ai passé du temps avec eux. Tout ce « travail d'approche » m'a conforté dans l'idée que oui, il y avait chez certains d'entre eux, les meilleurs, quelque chose que j'avais envie de montrer à l'écran, car certains vendeurs sont de grands comédiens ! Pour décrocher un contrat, ils sont capables de parler pendant des heures avec des clients, de les faire rire, de les émouvoir, de les faire parler aussi... Cela masque parfois une grande solitude.

Serge, le personnage central de votre film, lui, « invente » beaucoup pour oublier la sienne. Il écume les bars, fréquente les prostituées et se drogue à tout va. N'avez-vous pas un peu forcé le trait ?

Je n'ai pas inventé grand-chose... Le milieu de la vente étant un univers plutôt masculin, il est, de fait, assez viril, voire machiste, et s'appuie sur le paraître et la performance. Quant à la drogue, comme dans un grand nombre de professions où il faut tenir physiquement et psychologiquement, elle circule. Cela dit, Serge est un personnage de fiction et je n'ai pas voulu en faire l'archétype du vendeur et encore moins une caricature. Son métier sert de cadre. Je voulais montrer que chez certains êtres humains, le côté hâbleur dissimule souvent un grand vide affectif.

De ce solitaire qui s'est endurci au fil des ans, vous avez fait aussi un père. Au fur et à mesure de votre film, Serge va être rattrapé par le sentiment de la paternité, qu'il avait oublié...

Non seulement ça dopait le scénario, mais ça me permettait aussi de rendre Serge encore plus humain, plus fragile encore sous sa carapace de vieux noceur égoïste et fanfaron. On comprend que malgré la passion qu'il a à exercer son métier, il sent confusément qu'il y a perdu son âme. Le fait de revoir son fils et

de l'aider, le lui rappelle brutalement. Et il va aller jusqu'au bout pour que ce fils n'emprunte pas la même route que lui. En faisant cela, il va redonner un sens à sa vie... Cette dimension-là, d'un homme qui retrouve l'émotion et la responsabilité d'être un père, a pris une place essentielle dans le film.

Vous avez particulièrement soigné l'aspect formel de votre film...

Nous devons tourner dans des zones commerciales et des magasins de cuisine, qui ne sont pas, a priori, les lieux les plus esthétiques du monde. Ni les plus gais. Or je voulais donner à ces endroits une sorte de beauté, pour qu'ils génèrent de l'émotion, de la poésie, et de la vie aussi. Un traitement réaliste, avec une caméra à l'épaule accrochée aux basques du personnage, en plans serrés, par exemple, aurait été, je pense, à l'encontre du résultat recherché. Avec mon chef opérateur, on a visionné beaucoup de films, surtout des films américains, comme *L'Épouvantail* de Jerry Schatzberg ou *The Yards* de James Gray, ou encore *Under the Skin* de Jonathan Glazer, qui font souvent la part belle au plan large, et donc au décor. On a traité avec le même soin l'apparence des personnages, leurs voitures, leurs vêtements, les lieux où ils vont. Je ne voulais pas d'une imagerie naturaliste. Cela aurait été une facilité.

Pourquoi avoir choisi Gilbert Melki pour interpréter votre Serge ?

C'est un comédien que j'adore et que je trouve magnifique à filmer. Il a quelque chose que je trouve très rarement chez les autres comédiens, quelque chose d'assez indéfinissable, qui a à voir autant avec son physique qu'avec l'animalité de son jeu. D'autre part, et c'est assez exceptionnel dans le métier, il réussit

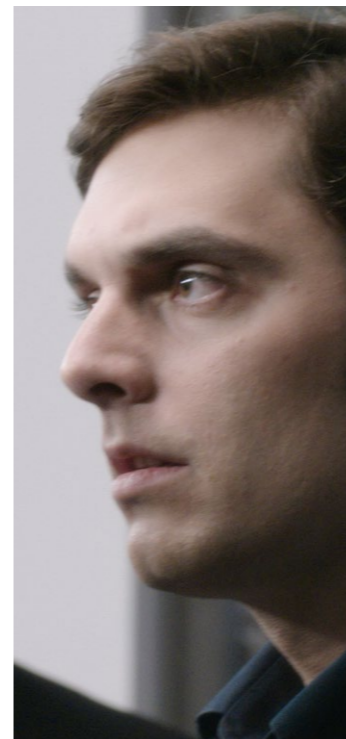
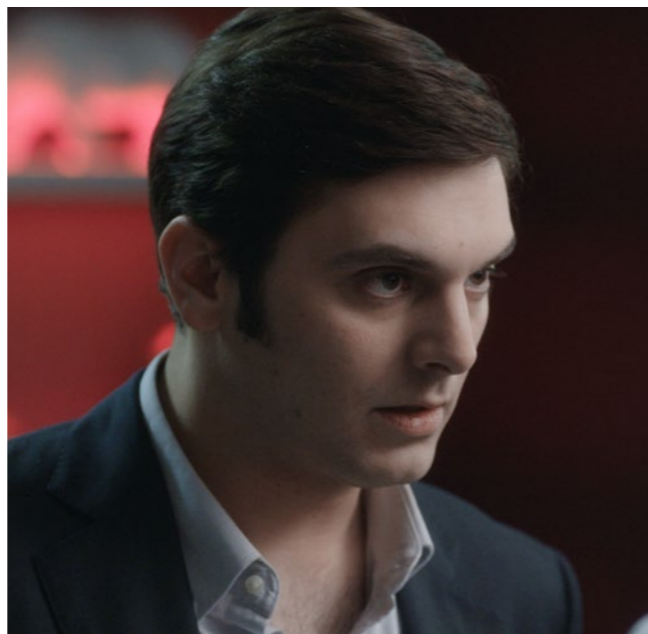
à être populaire sans encombrer les écrans. Pour le rôle de Serge, je n'avais pas envie d'un acteur dont ça aurait été la quatrième présentation de l'année. Je voulais au contraire que ce soit un comédien qui suscite à la fois le désir et la curiosité du spectateur. Je lui ai envoyé mon scénario, il a dit oui, et on s'est mis au travail. Il a apporté beaucoup d'idées, nous avons réécrit ensemble quelques dialogues, et c'est également ensemble que nous avons trouvé l'allure générale de Serge, ses vêtements et ses accessoires. Comme il n'était pas question d'être réaliste, puisqu'on faisait un film de fiction et non un documentaire, on a cherché à en faire un personnage de cinéma, crédible, mais légèrement décalé. D'où ce look qui évoque un peu un mafieux à l'américaine.

Et Pio Marmai ?

C'est un comédien pour lequel j'ai aussi beaucoup d'admiration. Je l'ai découvert dans *Alyah*, et depuis, j'ai suivi sa carrière. On lui confie souvent des rôles de trentenaires sympathiques et hurluberlus. Mais j'ai décelé en lui quelque chose de plus dramatique, un peu fêlé, qui me touche beaucoup. J'ai voulu exploiter ce côté sombre de sa personnalité. Sur le plateau, ça a bien fonctionné entre Gilbert et lui. Ils ont en commun d'être très instinctifs, et de proposer des choses nouvelles à chaque prise. Ce que j'apprécie beaucoup.

Et Sara Giraudeau qui interprète une prostituée ?

Quand elle est arrivée au casting, j'ai su tout de suite que j'allais lui donner le rôle. Parce que justement, avec sa voix si singulière, son physique gracile et son regard d'enfant, on ne l'attend pas dans ce registre. En plus, il émane d'elle une poésie folle...



Il y a beaucoup de seconds rôles dans votre film. Et ce qui frappe, c'est leur singularité et leur grande justesse. Comment les avez-vous choisis ?

Qu'il s'agisse de Pascal Elso, de Clémentine Poidatz, de Bernard Blancan ou de Christian Hecq, pour ne citer qu'eux, j'avais envie de travailler avec des comédiens qu'on ne voit pas beaucoup au cinéma, ou encore une fois, pas dans ce registre. De la même manière, j'ai eu envie de proposer un rôle à Serge Livrozet (le père de Serge) et à Thierry Beinsteingel (un client), qui ne sont pas des comédiens professionnels mais des écrivains que j'aime et respecte énormément.

Quel genre de directeur d'acteurs êtes-vous ?

Je pense être assez précis, dans mes intentions comme dans ma direction. Mais je ne refuse pas les propositions et je laisse de la liberté aux comédiens. D'autre part, je ne rentre jamais dans la dimension psychologique des personnages. Sur le plateau, j'aime quand c'est rapide. Je mise sur la vitesse, le rythme et la gestuelle. Pour cette raison, je ne fais pas beaucoup de prises.

Vous souvenez-vous de votre premier jour de tournage ? Avez-vous eu le trac ?

Je l'ai surtout eu pendant la préparation. Je me suis demandé si j'aurais le souffle pour tenir les 38 jours du tournage. Mais une fois devant l'obstacle... J'ai sauté. J'étais bien entouré. Il n'y a pas eu de problème majeur.

Votre film n'est pas réaliste. Mais il témoigne d'une certaine réalité du monde du travail...

Quand on me demande ce que raconte mon film, je commence toujours en disant que c'est l'histoire d'un homme qui s'appelle Serge. C'est dire que ce film est avant tout pour moi le portrait d'un homme qui a sacrifié beaucoup de sa vie à son travail. Après, c'est vrai qu'au-delà de ce portrait, j'ai eu envie de brosser celui d'un monde du travail où l'obsession de la performance et du chiffre a pris le pas sur d'autres valeurs plus essentielles à mes yeux.

La musique occupe une place importante dans Vendeur. Comment s'est effectué le choix des morceaux originaux et comment avez-vous procédé avec votre compositeur ?

Avec Gilbert, quand nous préparions notre film et réfléchissions au personnage de Serge, nous avons beaucoup parlé musique. Non pas tant des musiques que pourrait écouter Serge, mais plus généralement de la couleur musicale du film. Nous sommes tombés d'accord assez rapidement : plutôt de la musique américaine des années 70. Je trouve que ça place le film (tout comme la voiture de Serge, ses costumes ou bien évidemment la lumière) dans un endroit plus singulier et plus cinématographique. Il se trouve que c'est la musique que j'aime et que j'écoute. Le morceau des Zombies, à la moitié du film, c'est Gilbert qui me l'a fait découvrir, et j'en suis tout de suite tombé amoureux. « Cadillac Walk » de Mink Meville, nous l'avions tous deux dans notre iPhone. Quant aux deux chansons de Fred Buscaglione, Gilbert les fredonnait pendant le tournage entre les prises, et je m'en suis souvenu au montage. Elles ont quelque chose d'intemporel. Quant à la musique originale, composée par Amaury Chabauty (avec qui je travaille depuis mes courts-métrages), elle devait être à la hauteur des morceaux contenus dans le film, mais aussi travailler le thème de Serge. Une petite musique personnelle qui caractérise son personnage, et lui donne parfois des allures de *lonesome cowboy*. C'est également Amaury qui a eu l'idée de composer de la batterie sur les séquences de vente. Cela leur donne du rythme mais illustre également ce que je disais plus haut : la vente est un spectacle, et chaque vendeur/comédien entre en scène et joue son numéro.

Avez-vous déjà en tête votre prochain film ?

Oui. Il se déroulera dans un tout autre univers, celui de la politique. Le personnage principal sera une jeune femme d'origine modeste qui intègre un cabinet ministériel. Je suis en début d'écriture... ■



ENTRETIEN AVEC GILBERT MELKI

Sylvain Desclous signe avec Vendeur son premier film. Pourquoi avez-vous décidé de travailler avec lui ?

En fait, je connais Sylvain depuis 2009. Je l'avais rencontré dans le cadre d'Emergence, une structure créée par Elisabeth Depardieu et qui aide de jeunes réalisateurs... On avait sympathisé et on s'était dit qu'un jour peut-être, on ferait quelque chose ensemble. Quand il m'a appelé pour Vendeur, je n'ai donc pas été très surpris... Dès la première lecture, j'ai adoré son scénario. On s'est vus. On a discuté, il a accepté les deux ou trois choses que je proposais sur le personnage de Serge que je devais interpréter, et on a décidé de se faire confiance mutuellement. Ce qui est assez rare dans le milieu du cinéma.

Vous êtes un comédien qui a la réputation de ne fonctionner qu'au coup de cœur. Mise à part votre connivence avec Sylvain Desclous, qu'est-ce qui vous a touché dans Vendeur ?

Quand j'ai lu le scénario, Serge, qui travaille dans le milieu des cuisinistes, m'a fait penser immédiatement à un musicien dont la vie aurait été longtemps faite de tournées avec son groupe, de longs voyages sur les routes au volant d'une belle bagnole. J'ai vu aussi en Serge un artiste qui entre en scène dès qu'il se trouve face à un client. Vendre est pour lui comme un jeu, sauf que, contrairement à un chanteur ou un acteur, son texte n'est pas écrit. Il le réinvente à chaque fois. Le script le prend à un moment de son existence où la solitude et la fatigue dûes à ses voyages incessants en font un type blessé, mais qui veut, malgré tout, continuer à gagner de l'argent, et surtout

porter beau face à ses collègues. Je me suis dit qu'il y avait un truc fort à composer pour rendre émouvant cet homme qui, pour oublier le naufrage affectif de sa vie, claque son fric n'importe comment, boit beaucoup trop, se drogue à la cocaïne, et va voir des prostituées. Et puis, au-delà de ce personnage qui brûle la chandelle par les deux bouts, j'ai vu dans Vendeur la possibilité de faire un film intéressant, différent, émouvant aussi, sur une profession rarement évoquée au cinéma de cette manière-là, qui évite les clichés.

Comment avez-vous composé votre Serge ?

J'ai pioché dans mes souvenirs ! Parmi les métiers que j'ai exercés avant d'être acteur, j'ai fait celui de vendeur, dans un magasin de vêtements du Sentier. J'avais dix-huit ou dix-neuf ans. À cette époque-là, j'ai connu beaucoup de gens qui faisaient les foires et les marchés, au cours d'interminables tournées. Souvent, c'étaient des gens qui se la jouaient, étaient dans la flambe, mais qui, en fait, avaient une vie d'une grande solitude. La musique que j'écoutais alors, et que j'écoute toujours d'ailleurs, c'était de la musique anglo-saxonne, les Rolling Stones, Iggy Pop, David Bowie, Mink DeVille, etc... C'est pour cela que j'ai souhaité que le Serge du film évolue dans ce genre « d'environnement musical ». Il a un univers un peu clinquant, Serge, avec entre autres, sa BMW vintage, mais je pense que c'est ce qui en fait un personnage de cinéma. En plus, malgré les apparences, c'est quelqu'un qui respecte les autres, ses clients, comme ses collègues de travail. C'est quelqu'un de rigoureux aussi. On peut le percevoir à des petits détails. Ses cols de chemise par exemple. La costumière avait suggéré des cols mous, mais j'ai insisté pour qu'ils soient durs. Cela induit un certain maintien.

Serge est un père aussi, qui va beaucoup sacrifier pour son fils... Cette dimension-là du personnage vous a-t-elle aussi touché ?

Bien sûr. Comme j'ai un fils de 25 ans, je connais bien les affres de la paternité. Quand on est père, on passe son temps à se demander ce qui est bon pour ses enfants. Et parfois, ça empêche de dormir ! Le fait que Serge intervienne pour empêcher son fils de suivre son exemple et le remette dans le droit chemin de sa passion première qui est d'être cuisinier, m'a donc remué. À jouer, non seulement c'était passionnant, mais ça ajoutait à la complexité de Serge. Coïncidence heureuse : il se trouve que ce fils devait être interprété par Pio Marmaï que non seulement j'avais beaucoup aimé, en autres, dans Maestro, mais qui, en plus ressemble physiquement beaucoup à mon propre fils.



Vous êtes-vous spécialement préparé pour ce rôle ?

Non, pas vraiment. J'ai fait comme pour les autres. J'ai compté sur mon instinct, j'ai appris mon texte au rasoir, et j'ai laissé de la place pour l'amusement, car le plaisir est pour moi une dimension importante de ce métier. Pour Serge, je me suis juste astreint à une bonne hygiène de vie: pas d'alcool, des couchers en deçà de minuit et de grandes nuits de sommeil, pour avoir l'esprit clair le matin. Quand on a de longues répliques à dire, il faut rester calme, et prendre le temps de faire fonctionner sa mémoire en même temps que son imaginaire.

Une fois encore, votre jeu est très minimaliste...

J'ai été très influencé par des comédiens comme Michel Piccoli, Jean-Louis Trintignant



ou Charles Denner. Ils peuvent délirer, être drôles à mourir, ils gardent toujours une intériorité que je trouve fascinante. Chez eux, même dans des rôles très physiques, tout passe par le cœur et l'esprit. Trop d'extériorité peut tuer un personnage. Il faut toujours lui garder une part de mystère.

Les comédiens que vous venez de citer ont tous fait du théâtre. Ça ne vous tente pas ?

Si. J'aimerais. Je crois que j'adorerais tout jouer, des classiques comme Feydeau, Labiche ou Tchekhov, mais aussi des pièces contemporaines bien déjantées. Mais personne ne pense à me le proposer. Je voudrais avoir le culot d'Ingrid Bergman qui avait osé glisser un mot dans la poche de Roberto Rossellini pour lui dire qu'elle avait envie de travailler avec lui. Mais je ne suis pas Ingrid Bergman (rire !)... ■



ENTRETIEN AVEC PIO MARMAÏ

Contrairement à Gilbert Melki, vous ne connaissiez pas Sylvain Desclous. Qu'est-ce qui vous a décidé à participer à l'aventure de son film ?

C'est d'abord son scénario, que j'ai trouvé audacieux dans l'écriture, loin de tout stéréotype. Il échappait au naturalisme de la plupart des films qui se déroulent dans un milieu professionnel très défini. Ça peut paraître curieux, mais j'ai surtout été touché par le personnage de Serge. Je trouvais qu'il dégagait quelque chose de fort, de singulier, de pas encore beaucoup exploité au cinéma. Ce n'est pas moi qui allais l'interpréter, mais j'allais jouer face à lui... Et ce face à face m'intéressait. Ensuite j'ai rencontré Sylvain et je me suis tout de suite très bien entendu avec lui. C'est indispensable, la bonne entente avec le réalisateur du film qu'on va tourner. En tous cas pour moi, qui déteste les conflits et les ambiances tendues. Sur les plateaux, je ne peux « fonctionner » qu'à la confiance. Avec Sylvain, l'accord a été parfait. En plus, *Vendeur* étant un premier film, son « montage » a demandé à tous ses « participants » un vrai investissement. Quand il y a enjeu, il y a motivation. Ça booste, après pour jouer !

Vous incarnez un fils qui va retrouver son père... Dans votre parcours de comédien, la relation père-fils est une relation que vous avez jusqu'à présent très peu explorée...

Je n'avais pas interprété de fils depuis *Le premier jour du reste de ta vie*, en 2008. Et ça avait été, je crois, la première fois. Oui, bien sûr, cette composante-là de mon personnage m'a plu. Pour l'acteur que je suis, elle donnait de la

matière de jeu. Mais exprimer de but en blanc un sentiment filial n'est pas si facile. Surtout quand on ne connaît pas son partenaire. Ce qui était le cas puisque je n'avais jamais joué avec Gilbert Melki. On a eu de la chance. Le scénario nous a facilité la tâche puisque les rapports du père et du fils, agressifs et presque inexistantes au début, se construisent au fil des scènes. On a donc eu du temps Gilbert et moi pour s'apprivoiser et bâtir notre relation.

*Quand vous abordez un nouveau registre, comme c'est le cas avec *Vendeur*, quel sentiment éprouvez-vous ?*

De l'émulation. D'abord parce que je n'ai pas envie de décevoir les réalisateurs qui m'ont imaginé dans un nouveau type d'emploi. Ensuite parce que je préfère infiniment plus l'exploration à la redite. Remarquer dans les pas d'un rôle déjà abordé m'ennuie. M'embarquer dans l'inconnu me stimule. J'aime l'intranquillité...

Comment avez-vous préparé ce rôle ?

J'ai surtout travaillé sur la transformation mentale du personnage. Au départ en situation d'échec, Gérard est très renfermé, très dans le non-dit, et puis petit à petit, grâce à son métier de vendeur, qui nécessite bagout et aisance, on va le voir reprendre du plaisir à vivre. Il va retrouver son énergie et son aplomb d'avant. En fait, dans cette reconquête de lui-même, ce ne sont pas les techniques de vente qui vont le faire évoluer, c'est l'exercice réussi d'un métier. C'est ça que j'ai voulu montrer. Je n'ai donc pas eu besoin de faire un stage chez des vendeurs (rires !). Cet épanouissement progressif d'un personnage a été assez jouissif à jouer. Ça demande de la finesse car, mine de rien, c'est assez casse-gueule. Mais quand ça marche, c'est formidable.

*Quelle a été l'ambiance sur le tournage de *Vendeur*, qui, pour Sylvain, était un premier film ?*

Franchement très agréable. Le fait qu'on tourne dans des zones industrielles et commerciales, qui ne sont pas ce qu'il y a de plus fun, a soudé très vite l'équipe. On s'est serré les coudes. En plus Sylvain, qui avait l'expérience des moyens métrages était très rassurant. Il savait précisément ce qu'il voulait. Donc on le suivait. Jamais, sur ce tournage je n'ai eu l'impression ni de flotter, ni, encore moins, d'aller dans le mur. Quand j'ai vu *Vendeur*, j'ai été surpris. Outre que par moments, il me fasse penser à un western -sans doute à cause de la musique- je trouve qu'il s'en dégage une certaine forme de poésie, qui ne m'était pas apparue à la lecture du scénario.

Vous êtes revenu récemment au théâtre. Les planches nourrissent-elles l'acteur que vous êtes ?

J'ai débuté au théâtre. Et puis, quand j'ai commencé -par hasard- à tourner, je l'ai laissé tomber, croyant bêtement, que le cinéma était plus important. En fait, au fond de moi je crois que la vraie raison est que j'avais pris peur. Au théâtre, on s'expose, on se met à nu... Je suis content d'avoir repris. Le côté physique de la scène me correspond bien. Quand on est une équipe de quinze comédiens, comme dans *Roberto Zucco*, il faut envoyer ! Ça donne un plaisir indicible. Avec le recul, je regrette d'avoir arrêté si longtemps. J'ai d'ailleurs l'intention de refaire du théâtre tous les deux ans. Ce qui ne m'empêchera pas de continuer le cinéma. ■

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Avec *Vendeur*, Sylvain Desclous signe son premier long métrage. Auparavant, il a réalisé cinq courts et moyens-métrages : *CDD/I* (2005), *Là-bas* (2009), *Flaubert et Buisson* (2011), *Le Monde à l'envers* (2012) et *Mon Héros* (2015), ces deux derniers ayant été sélectionnés dans de nombreux Festivals et pour les César du meilleur court métrage.

Né en 1973 dans la région parisienne, Sylvain a fait des études de sciences politiques, de droit, d'économie et de lettres. Il a ensuite exercé plusieurs métiers, notamment dans l'édition et l'organisation de séminaires d'entreprises.



FILMOGRAPHIES



GILBERT MELKI

2016 **VENDEUR** de Sylvain Desclous
2012 – 2014 **KABOUL KITCHEN** (série TV)
2012 **LA VÉRITÉ SI JE MENS ! 3** de Thomas Gilou
2008 **LARGO WINCH** de Jérôme Salle
2007 **LE DEUXIÈME SOUFFLE** de Alain Corneau
2006 **LA RAISON DU PLUS FAIBLE** de Lucas Belvaux
ÇA BRÛLE de Claire Simon
2005 **ANGEL-A** de Luc Besson
PALAIS ROYAL de Valérie Lemercier
2004 **LES TEMPS QUI CHANGENT** de André Téchiné
PRENDRE FEMME de Ronit et Shlomi Elkabetz

2003 **MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN**
de François Dupeyron
2002 **UN COUPLE ÉPATANT** de Lucas Belvaux
CAVALE de Lucas Belvaux
APRÈS LA VIE de Lucas Belvaux
2001 **LES MORSURES DE L'AUBE** de Antoine de Caunes
LA VÉRITÉ SI JE MENS ! 2 de Thomas Gilou
1999 **CHILI CON CARNE** de Thomas Gilou
1997 **LA VÉRITÉ SI JE MENS !** de Thomas Gilou

SÉLECTIVES



PIO MARMAÏ

2016 **VENDEUR** de Sylvain Desclous
2015 **NOS FUTURS** de Rémi Bezançon
TOUTE PREMIÈRE FOIS de Maxime Govare et Noémie Saglio
2014 **DES LENDEMAINS QUI CHANTENT** de Nicolas Castro
MAESTRO de Léa Fazer
DANS LA COUR de Pierre Salvadori
2013 **GRAND DÉPART** de Nicolas Mercier

2012 **ALYAH** de Elie Wajeman
2011 **LA DÉLICATESSE** de David et Stéphane Foenkinos
UN HEUREUX ÉVÉNEMENT de Rémi Bezançon
2010 **D'AMOUR ET D'EAU FRAICHE** de Isabelle Czajka
CONTRE TOI de Lola Doillon
2008 **LE PREMIER JOUR DU RESTE DE TA VIE** de Rémi Bezançon



LISTE ARTISTIQUE

Serge	Gilbert MELKI
Gérald	Pio MARMAÏ
Daniel	Pascal ELSO
Karole	Clémentine POIDATZ
Chloé	Sara GIRAUDEAU
Georges	Christian HECQ
Le père de Serge	Serge LIVROZET
Lilian	Damien BONNARD



LISTE TECHNIQUE

Un film de	Sylvain Desclous
Produit par	Florence Borelly
Scénario	Sylvain Desclous
Avec la collaboration de	Olivier Lorelle, Salvatore Lista et Agnès Feuvre
Directeur de la photographie	Emmanuel Soyer
Montage	Isabelle Poudevigne
Musique originale	Amaury Chabauty
Son	Alexis Farrou, Alexandre Hecker et Christophe Vingtrinier
Décors	Valérie Faynot
Costumes	Elisa Ingrassia
Casting	Lan Hoang Xuan
Première assistante	Zazie Carcedo
Scripte	Mylène Mostini
Directrice de Production	Cécile Remy-Boutang
Régie générale	Marie-Eve Graviou-Dural
Production	Sésame Films
Coproduction	France 2 Cinéma
Avec la participation de	Canal +, Ciné +, France Télévisions
Avec la participation du	Centre National du Cinéma et de l'Image animée
Avec le soutien de	Ciclic - Région Centre - Val de Loire
Et de	l'Aide à l'écriture de la région Basse Normandie
En partenariat avec le	CNC
En association avec	Cofinova 11

PROGRAMMATION

Philippe Lux

01 80 49 10 01 / p.lux@bacfilms.fr

Lalaïna Brun

01 80 49 10 03 / l.brun@bacfilms.fr

Laura Joffo

01 80 49 10 02 / l.joffo@bacfilms.fr

MC4 Arnaud de Gardebosc

04 76 70 93 80 / arnaud@mc4-distribution.fr

 /Bacfilms

 #VendeurLeFilm

